



Mes années d'enfance Françaises
Dans une
Algérie en pleine décolonisation

J'avais 5 ans et demi quand nous avons quitté l'Algérie en 1962, à dix jours de la proclamation de l'indépendance. Mes souvenirs sont flous, mais certaines images restent gravées. Je me rappelle la blancheur des bâtiments, les coupoles, les femmes voilées par un drap blanc, les minarets octogonaux, et la fraîcheur du carrelage sous mes pieds. Oran baignait dans ce bleu intense, où le ciel et la mer semblaient se confondre.

À cette époque, l'incertitude et l'inquiétude étaient surtout celles de mes parents. Ma petite sœur et moi, nous étions des spectateurs intrigués, sans vraiment comprendre ce qui se passait. Les mots comme "fellagas", "barbouzes", "FLN", ou "régiments" résonnaient souvent autour de nous, mais ils ne faisaient pas vraiment sens pour nous. On percevait surtout l'angoisse des adultes sans en comprendre la portée.

Je me souviens aussi des discours de De Gaulle à la radio, une voix que mes parents ne supportaient plus. Pour eux, la radio annonçait non seulement de mauvaises nouvelles, mais incarnait surtout la trahison imminente. Ma mère, encore pleine d'espoir, pensait que l'OAS pourrait ralentir la chute. Elle rêvait qu'une enclave française puisse survivre autour de l'Oranie, mais l'avenir en décidait autrement.

Et puis, il y avait ce "concert de casseroles". Tout le monde frappait sur les casseroles, ou sur n'importe quoi qui pouvait faire du bruit. Trois coups pour "Algérie, deux pour "Française" et on avait une résonance qui faisait entendre "Algérie française". Je me souviens des explosions au loin, des "Marseillaises" entonnées dans les rues, des drapeaux français accrochés aux balcons, et surtout, du couvre-feu qui régnait sur la ville. Avec mes parents, nous allions souvent au marché. J'ai encore en tête ces odeurs si particulières, ces marchés dont les étals ressemblaient à des souks, où les épices et les fruits se mêlaient, formant un mélange de cultures si typique de l'Algérie de l'époque.

La vie de famille restait notre refuge. Chaque week-end, nous allions chez mes grands-parents, maternels ou paternels. Malgré la gravité des discussions des adultes, nous nous retrouvions toujours dans ce cocon bruyant mais chaleureux. À Oran, l'hispanisme imprégnait notre quotidien, car la ville était autant espagnole que française. Saïda, plus rurale, où vivait la famille de mon père, portait une forte influence arabe. Tout cela faisait partie de notre univers quotidien.

Ce qui ressortait aussi, c'était cette accessibilité à l'échange, cette familiarité avec les autres. On vivait entourés de surnoms comme Jojo le mécano, El Gato, des surnoms qui prêtaient à sourire avec bienveillance. Les discussions étaient souvent vives, surtout avec les tantes, les oncles, les chamailleries entre les cousins et cousines que nous voyions tout le temps. Cette chaleur humaine, ces échanges faisaient partie de cet esprit méditerranéen unique.

Puis est venu le départ. Mon père avait fait la queue pendant des jours pour acheter les billets du bateau. Ce bateau qui me fascinait tant, que j'avais souvent vu au port, et que je pouvais enfin prendre. Pour moi, c'était une aventure. Nous sommes arrivés à Toulon, puis nous sommes allés à Perpignan rejoindre ma tante. Son mari, qui avait anticipé la situation, avait fait partir sa famille plus tôt. L'appartement où nous sommes arrivés était surpeuplé, on se marchait littéralement les uns sur les autres. Entre les mutations, les lettres qui tardaient à arriver, et les nouvelles qui ne venaient pas, il y avait des visages familiers qu'on ne revoyait plus.

C'est dans le drame de ces premiers mois d'exil que j'ai compris, bien plus tard, à quel point nous, enfants, étions en décalage avec l'angoisse des adultes. Pour nous, c'était une nouvelle aventure, une vie à découvrir. Pour eux, c'était la fin d'un monde. Ce n'est qu'avec le temps que j'ai réalisé l'importance de ce passé en moi. À l'époque, je ne comprenais pas le terme "pied-noir" — pour moi, j'étais simplement un Français, né de parents français.

Le territoire en lui-même n'avait pas tant d'importance à mes yeux d'enfant. Mais la blessure de cette perte, je l'ai toujours ressentie chez mes parents. Eux, ils étaient trentenaires, fonctionnaires, mariés depuis presque une décennie quand nous avons quitté l'Algérie en 1962. Ce départ avait cassé quelque chose en eux, une rupture douloureuse que j'ai appris à porter avec eux.

Aujourd'hui, envisager un retour dans le pays de mes ancêtres semble possible, mais il n'y a plus de repères, plus de ressources sur place auxquelles me raccrocher. Sans mes parents, ce ne serait pas vraiment un ressourcement, juste un voyage comme un autre, dans un pays où je suis né et où j'ai vécu seulement cinq ans — bien trop peu pour entretenir ce lien profond que je cherche à retrouver. Finalement, ce que l'on souhaite retrouver, ce n'est pas tant l'Algérie elle-même, mais ce qui faisait l'Algérie : les voix, les expressions, ces petits riens du quotidien qui résonnent encore en moi. Sans les gens, sans ces visages familiers, ce retour n'aurait pas la même saveur.

L'Algérie, c'était une magnifique synthèse de la Méditerranée, avec des influences orientales et ottomanes. Mais le plus beau, c'était une part de cette France tant aimée. Ce supplément d'âme, c'était ce que les Européens avaient introduit dans cette mosaïque arabe, berbère et juive. Ce supplément d'âme, c'était aussi les mots du pataouète, les guendouras et turbans qui se mêlaient aux chapeaux noirs et aux costumes, créant un univers unique. Cela allait du créponné à la techkoutchka, en passant par la paella et la monna. Mais aujourd'hui, ce supplément d'âme a disparu. Ce sont les cimetières abandonnés, quand ils ne sont pas vandalisés ou profanés, qui témoignent de ce monde qui n'existe plus. Ces lieux figés sont les témoins d'un pays qui s'est fait sans nous, qui s'est fait contre nous, sur l'absence des gardes mobiles. C'est en cela que, pour beaucoup de familles comme la mienne, ce pays n'est plus considéré comme le leur.

Une grande tante de mon père est restée en Algérie, et y est décédée en 1964. Elle était la dernière juive de Saïda, et probablement l'une des dernières Européennes de ce village français, comme tant d'autres. Ce départ, cette absence, ont transformé ce pays d'une terre d'appartenance à une simple terre de naissance.

Je ne suis pas dans le même antigaullisme pur et dur de mes parents, néanmoins cet homme a trompé et surtout trahi tout un peuple, qui l'avait ramené au pouvoir pour qu'il les trahisse ensuite. Il a accéléré le grand abandon, livrant les régiments aux pires exactions, culminant le 5 juillet 1962 à Oran, avec le massacre de Français. Peut-être que l'indépendance était inéluctable, peut-être qu'il est vrai qu'un grand nombre d'Européens n'auraient jamais accepté d'avoir d'autre patrie que la France, et qu'ils seraient partis quoi qu'il arrive. Mais l'intelligence aurait été de négocier cette indépendance avec les bons interlocuteurs et d'éviter le chaos de 1962, qui mena à l'épuration ethnique et à la destruction d'un pays. S'il n'y a pas eu l'intelligence de fonder l'Algérie française sur des bases solides pour assurer sa pérennité, alors l'intelligence aurait été de négocier une décolonisation qui aurait permis à ses habitants de faire des choix sereins, selon leur propre convenance, plutôt que de plonger le pays dans la violence et l'angoisse.

H.A.B. Un Français d'Oran.